

Documents Episcopat N°4 / 2006

LES GENS DU VOYAGE

Leur place dans la société et dans l'Eglise

Ont participé à l'élaboration de ce document

Claude Dumas	Aumônier national
Daniel Elzière	Aumônier national adjoint
Jean-Louis Trouslard	Aumônier national adjoint
René Bernard	Ancien aumônier national
Marcellin Bertrand	Aumônier
Alexis Mignot	Aumônier
Marc Prunier	Aumônier
Guy Lauraire	Théologien
Françoise Arsac	médecin
Anne-Marie Auger	Association nationale des Gens du Voyage Catholiques

PREAMBULE

Est-il, en France, un groupe humain d'égale importance (on l'estime entre trois et quatre cents mille personnes) qui aura été aussi durablement et demeure encore aujourd'hui objet de suspicion, d'incompréhension et de rejet ? Que les media en parlent, c'est inévitablement pour épinglez un problème : stationnement illégal, bagarre entre clans familiaux, meurtre, vol, conduite mafieuse, affrontement avec un autre groupe ethnique, difficulté des grands rassemblements, protestation contre la taxation des caravanes. Si l'on évoque un tant soit peu les Gens du Voyage au fil d'une conversation avec un maire, un responsable politique, un membre des forces de l'ordre ou simplement avec un citoyen lambda, aussitôt défile une litanie de récriminations voire de stéréotypes. Il n'est pas jusqu'à la pastorale des Gens du Voyage qui ne fasse problème à une Eglise aux habitudes sédentarisées : demande de baptême pour un enfant ou un adulte à la dernière minute, pratique du mariage coutumier, culte des morts et autres démarches religieuses.

Après tout cela, faut-il en venir à penser que les Gens du Voyage ne seraient qu'une source de problème ? Malgré un certain nombre d'avancées sociales, voilà bien une question que la société française aussi bien que l'Eglise doit se poser ; il y a même là un véritable défi à relever. Quel regard portons-nous sur ceux que nous appelons du nom générique de Tsiganes au risque d'occulter la grande diversité des Gens du Voyage ? Quel début de compréhension avons-nous de leur histoire douloureuse, de leur mode de vie marqué par l'itinérance ? Quel intérêt montrons-nous à l'égard de leur spécificité culturelle et de leur expression religieuse ? Quels ponts établissons-nous déjà avec eux ? Autant de questions auxquelles tente de répondre ce dossier "Documents Episcopat", rédigé par des "rachaïls" et des responsables en aumônerie avec, pour préalable nécessaire, la bienveillance.

DÉNOMINATEUR COMMUN : LE REJET

Pour beaucoup de nos contemporains, le rejet des Tsiganes serait dû à l'existence d'une population inassimilable. Classés comme asociaux, les descendants des nomades en provenance de l'Inde dont la plupart sont actuellement sédentarisés ou semi sédentarisés, l'ont été par violence ou misère, restant marqués par une vision du monde déterminé par leur origine nomade et le rejet des sociétés. Les Voyageurs de France, une minorité active et vivante, entretiennent l'image de familles qui, par leurs déplacements répétés, contestent les repères du sédentaire et dessinent le profil du fuyard, hérité des siècles passés. La non rencontre de la culture sédentaire et rurale avec la culture nomade a traversé les siècles et s'observe dans tous les pays où ils séjournent. Les multiples législations ont toujours visé à tenir ces familles à distance ou à surveiller de près des quartiers ciblés. Des mesures coercitives pour les éliminer (galères, séparation des hommes et des femmes, carnet anthropométrique, enfermement dans des camps en 1939) ont abouti à la déportation dans les camps nazis. A leur retour, des rescapés ont retrouvé une société et des interdictions administratives qui les maintenaient dans l'exclusion et le mépris... Le Père FLEURY, à la fin de la guerre de 45, fut le premier à interroger la conscience chrétienne... Les premiers acteurs, prêtres, religieux, religieuses, laïcs, très peu nombreux qui contactaient alors ces familles étaient catalogués comme originaux.

Le rejet aujourd'hui reste latent et vivace. Leur histoire ensanglantée se révèle très mal connue et les jugements tranchants encore peu critiqués malgré de sérieuses études. Le danger serait de minimiser le rejet comme s'il était justifié et de le réduire à un accident de parcours. Un fossé social profond s'est creusé au cours des siècles entre Tsiganes et Gadjé. Les Tsiganes souffrent de ce rejet toujours activé. Or ils ont pris conscience à travers leurs associations et les Eglises d'avoir à prendre eux-mêmes la parole pour construire leur avenir. Ils se heurtent à un dialogue qui ne tient pas assez compte de leur identité blessée, de leur histoire douloureuse, de la nécessité de combler le fossé social par la reconnaissance de leur culture et de l'exclusion de ces familles. Le discours est souvent teinté de tolérance et de réduction à "un problème" d'habitat ou de stationnement à régler ! L'humanité profonde et singulière des Tsiganes réclame d'être accueillie, respectée, acceptée sans vouloir l'assimiler à celle d'une société conformiste.

L'émergence d'une population tzigane à l'échelle de l'Europe évaluée à douze millions d'habitants (évaluation de l'ONU), les migrations de Tsiganes de l'Europe Centrale qui fuient misère et discrimination, les directives du Conseil de l'Europe pour la reconnaissance par les gouvernements de cette minorité qui partage la citoyenneté de leur pays d'implantation, rendent urgente l'implication des communautés chrétiennes afin qu'elles travaillent à construire des ponts entre Gadjé et Tsiganes. S'en remettre aux seuls acteurs de l'Aumônerie pour combler le fossé social serait nier la violence historique du rejet qui, durant longtemps, n'a pas suscité une prise de parole de l'Eglise. Nous avons à oeuvrer avec les Tsiganes pour cette réconciliation. L'Eglise est mise en demeure d'honorer sa parole sur la priorité des plus pauvres de nos frères et d'accueillir ce que le Seigneur nous révèle à travers leur histoire, leurs interrogations, leurs appels. Tout baptême célébré dans les familles tziganes renvoie à l'accueil des Tsiganes par les communautés chrétiennes à leur engagement avec les Tsiganes devant des injustices et des discriminations flagrantes. Pour des Tsiganes souvent refusés, les actes et gestes de fraternité sont prioritaires, sinon l'appel à vivre non dans une Eglise

Catholique mais dans une communauté purement tsigane sera entendu. Le rejet nous interroge sur la vérité de l'Eglise et du Baptême.

SEDENTARISATION ET NOUVELLES MIGRATIONS

"Tsiganes, Gitans, Voyageurs..." ces différentes dénominations sont à l'image du monde du Voyage, un monde aux multiples facettes, parfois cloisonné, et dont l'unité profonde reste cachée au premier regard. Cette diversité est l'héritage de dix siècles d'histoire : à partir d'une souche commune plusieurs ethnies se sont différenciées suivant le temps et le lieu. Selon le contexte plus ou moins favorable des pays, au hasard des conditions politiques, économiques ou sociales, les grandes vagues migratoires ont connu les coups de frein ou d'accélérateur qui ont précipité les familles sur les routes ou les ont entraînées dans la spirale de la sédentarisation.

Pour les Gitans d'Espagne le processus a été enclenché de manière autoritaire et systématique à la fin du XV^{ème} siècle ; c'est beaucoup plus tard que, chassées par la misère, des familles ont recouvré la liberté de voyager en arrivant en France ou en Afrique du Nord. De même les familles rom d'Europe de l'Est, réduites en esclavage jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, ont repris la route vers l'Ouest au moment de la révolution russe, puis après le démantèlement de l'empire soviétique.

La sédentarisation des Tsiganes n'a pas toujours été l'aboutissement de politiques aussi volontaristes, mais elle n'est qu'exceptionnellement le fruit d'une volonté délibérée de leur part. Au contraire ils s'avèrent victimes de pressions économiques, politiques ou sociales, rarement reconnues mais d'une efficacité redoutable. Dans une société organisée par et pour des sédentaires, le moindre obstacle, même passager, au voyage peut se révéler rapidement insurmontable : pour voyager il faut des véhicules en bon état et en règle (assurance, contrôle technique...) ; une famille immobilisée par une panne, un problème de santé ou un contre temps familial voit ses ressources diminuer et ses chances de reprendre la route s'amoinrir d'autant plus que le temps passe.

Dans un monde où les modes d'expression et de socialisation sont organisés autour du voyage la sédentarisation est synonyme d'appauvrissement culturel. Les intéressés ne s'en rendent pas toujours compte mais ils luttent, même inconsciemment, pour garder leur identité ; ils sacrifient ainsi certaines dimensions de leur culture pour consentir à des systèmes de substitution mieux tolérés par l'environnement sédentaire :

- ✓ quand l'Espagne du XV^{ème} siècle leur interdit de parler leur langue, les Gitans déforment le castillan en un dialecte qu'ils sont seuls capables de comprendre,
- ✓ lorsque les normes d'habitat les contraignent à quitter les caravanes ou les maisonnettes qu'ils ont sommairement équipées pour loger en HLM, les Voyageurs aménagent les appartements de manière à accueillir largement famille et amis. En outre ils se montrent peu attachés aux murs et n'hésitent pas à changer fréquemment de logement; les bailleurs ont souvent du mal à gérer cette mobilité permanente, surtout lorsqu'elle résulte d'arrangements directs entre des locataires qui n'éprouvent pas la nécessité de les en informer...

Les groupes les plus dynamiques parviennent ainsi à préserver l'essentiel de leur culture. Mais d'autres, en mal de reconnaissance ou d'intégration dans une société de Gadje

qui les rejettent ou les ignorent, se modèlent sur leur comportement et adoptent chez eux musique, danse, vêtements, économie domestique, voire tout leur système de valeurs.

La résultante de ces phénomènes est l'émergence d'un univers complexe, aux composantes parfois contradictoires. Quel que soit leur champ d'intervention (vie quotidienne, religieuse, sociale, politique...), il dérouté les interlocuteurs des Tsiganes. Pour en saisir les clefs de compréhension il faut à la fois en rechercher l'unité cachée et en discerner les emprunts à la société environnante. Cela invite à beaucoup d'humilité avant d'aborder un monde dans lequel, plus encore qu'ailleurs, toute généralisation hâtive est source d'erreurs et de malentendus qui hypothèquent pour longtemps les relations.

L'expérience le confirme chaque jour : même sédentarisés les Tsiganes restent nomades dans le cœur et l'esprit, toujours prêts à reprendre la route, soit parce que leur condition de vie s'améliore et leur en donne de nouveau les moyens, soit au contraire parce qu'elle se détériore au point que tout lui devient préférable. C'est ce qui se passe actuellement avec les Rom venant d'Europe de l'Est. Nous les voyons aux feux rouges nous proposer de laver nos pare-brise, ou nous solliciter dans la rue pour nous demander un peu d'argent. Ils vivent, ou survivent, dans une grande précarité à la périphérie des grandes villes, quelques-uns en situation régulière, d'autres non, mais pas toujours légalement expulsables pour autant. Il arrive que les journaux s'intéressent à eux à l'occasion de faits divers retentissants, mais le plus souvent ils se débrouillent en faisant de petits boulots et cherchent à se faire oublier de crainte d'avoir des ennuis. Si, après avoir vendu le peu qu'ils possédaient pour payer des passeurs, ils se contentent de ces conditions, où ils cumulent le double handicap d'être Tsiganes et d'être étrangers, c'est que leur situation est encore pire dans leur pays d'origine. En effet, relativement muselé à l'époque communiste, le racisme anti-rom s'y déchaîne pour faire d'eux les boucs émissaires responsables de toutes les difficultés actuelles des régimes et ils y sont réduits à l'état de citoyens de seconde zone : les intellectuels doivent souvent cacher leur identité pour accéder à des études supérieures tandis que les plus pauvres semblent condamnés à une misère sans issue.

En France comme en Europe de l'Est, les Tsiganes constituent donc un défi pour nos sociétés auxquelles ils posent des questions de deux ordres :

- ✓ dans l'immédiat, parfois dans l'urgence, elles sont d'ordre caritatif et humanitaire : que font-elles en faveur de ces familles confrontées à une extrême pauvreté ?
- ✓ À moyen et à long terme la question est plus politique : comment lit-on les interrogations que leur simple présence pose à une Europe en construction, à un Occident en pleine mutation (vieillesse de la population, choix d'une société libérale, importance de l'économie de marché...) ? Que fait-on pour leur donner une place dans la société ? Dans quelle mesure celle-ci tolère-t-elle les différences ?

Ces questions s'adressent aux instances politiques mais aussi aux Eglises. Déjà de nombreux chrétiens sont engagés dans les associations qui travaillent aux côtés des Tsiganes, mais d'autres, par manque d'information ou enfermés dans le carcan des vieux clichés ou de leurs propres préjugés, continuent à les rejeter ou à les ignorer. Il y a déjà eu trop de temps perdu ! Aujourd'hui, à leur suite, chacun est appelé à devenir un peu nomade de cœur, à se mettre en route vers eux, à déplacer son regard, à chercher les occasions de mieux les connaître, à découvrir leurs talents (capacité d'adaptation, d'endurance, dons artistiques et de la fête, créativité...), à imaginer les moyens concrets de les rencontrer pour faire Eglise et société avec eux.

LA PLACE DES GENS DU VOYAGE DANS LA SOCIETE

Les Gens du Voyage sont des citoyens français depuis des générations. Ils sont soumis aux mêmes devoirs et possèdent les mêmes droits que les autres citoyens, à deux exceptions près :

- Ils doivent pour circuler, posséder un carnet ou un livret de circulation (document spécifique, obligatoire dès 16 ans, et d'une durée inférieure à celle de la carte nationale d'identité).
- Il leur faut trois ans de rattachement à une commune pour pouvoir s'inscrire sur les listes électorales et donc l'accès au droit de vote.

Pourtant les Gens du Voyage n'ont pas toujours le sentiment d'être reconnus comme des membres de la société française, et bon nombre de sédentaires ont tendance à penser la même chose. Les peurs réciproques et les préjugés font perdurer le rejet et le mépris.

Si le droit constitutionnel français garantit le droit de la libre circulation, cette liberté fondamentale a pour corollaire obligé celui de pouvoir stationner, et pour stationner légalement avec les caravanes, il faut des espaces légalisés. Déjà en 1990, la loi demandait aux communes de plus de 5000 habitants de construire des aires d'accueil. Il a fallu une nouvelle loi en juillet 2000, dite loi Besson, pour que cela soit imposé. Et encore, son application dont les modalités accusent des retards, aboutit à une situation préoccupante fin 2005, moins de 20 % des aires sont réalisées.

Les peurs ancestrales resurgissent dès qu'il s'agit de construire un terrain, et les sédentaires se mobilisent pour refuser tout projet. Les Voyageurs existent ! Mais chaque commune souhaite que leur accueil soit pris en charge par le voisin. Ce mépris est ressenti très difficilement par les Voyageurs, de même le fait que les élus de la République, soient les premiers à ne pas appliquer la loi. Ce sont toujours les Gens du Voyage qui subissent les comportements discriminatoires.

La loi sur la "sécurité intérieure", votée en mars 2003, en renforçant considérablement les peines encourues par les Voyageurs pour stationnement illégal, a conforté ces préjugés de méfiance.

Tout cela conduit les Gens du Voyage et les sédentaires à des stratégies d'évitement ou d'affrontement. En lieu et place du dialogue, ces conduites ne font qu'empirer les situations.

L'absence de places légalisées, le refus d'accueil et les expulsions répétées rendent les haltes difficiles et assignent les Voyageurs à l'errance permanente. Faute de pouvoir s'arrêter assez longtemps, c'est la vie économique, sociale... qui ne peut plus être assurée correctement.

A ces discriminations viennent s'ajouter des problèmes vécus comme des signes supplémentaires de leur rejet. Ils reflètent la non prise en compte du nomadisme et l'incompréhension par les sédentaires que pour vivre et exercer ses droits et ses devoirs, il faut pouvoir stationner assez de temps.

- ✓ En matière de santé, comment envisager pour les Voyageurs, le rôle du "médecin référent" ? Seront-ils pénalisés et donc moins bien remboursés, pour ne pas avoir consulté leur médecin référent du fait de leur particularité de Voyageurs ?
- ✓ En matière de scolarité, comment faire toujours respecter l'accueil de leurs enfants dans les écoles de leurs lieux de passage ? Comment les jeunes pourront-ils obtenir l'ASR et le BSR (Attestation et Brevet de Sécurité Routière, nécessaires pour le passage du permis de conduire, et délivrés dans les collèges) ?
- ✓ En matière d'hygiène et de sécurité, vont-ils trouver enfin des aires de stationnement avec électricité, eau, douches et sanitaires ?
- ✓ En matière d'habitat, comment pourront-ils acquérir un terrain pour y stationner alors que les maires font jouer leur droit de préemption, souvent sans bien fondé ? Comment accéder à l'électricité (reconnue comme un droit par la loi du 10/02/2000 sur la modernisation et le développement du service public de l'électricité, quand les maires interdisent à EDF d'effectuer les branchements même provisoires ?
- ✓ En matière d'assurances, auprès de qui faire assurer sa caravane ? A des prix élevés, on peut encore obtenir l'assurance obligatoire qui couvre la caravane comme véhicule roulant, pour les dommages qui seraient causés par un tiers. Mais les refus d'assurer la caravane comme tout autre logement (c'est-à-dire avec son contenu) et contre les risques d'incendie sont quasi systématiques.

Nous pourrions continuer la liste des tracasseries et des soucis, qui sont tous vécus par les Gens du Voyage comme des preuves supplémentaires du refus d'acceptation des sédentaires, de leur mode de vie et de ce qu'ils sont.

Il est vrai que leur culture ne les porte pas à se regrouper pour faire pression sur les pouvoirs publics ou sur les politiques. La vie associative, si chère à nos concitoyens, ne va pas de soi en monde du Voyage. L'analphabétisme des plus anciens, la difficile maîtrise de la lecture et de l'écriture, des plus jeunes, ne favorisent pas non plus leur expression ou la revendication de droits réels, qu'ils ignorent le plus souvent.

On voit néanmoins depuis quelques années, une nouvelle génération prendre conscience que l'action commune, associative et politique sera la seule qui leur permettra de se faire entendre, et de faire valoir leurs droits. Est née l'Association Nationale des Gens du Voyage Catholiques qui se veut être porte parole auprès des pouvoirs publics de tout ce qui concerne la défense des droits, des valeurs humaines, culturelles et spirituelles. Elle vise par des sessions de formation et d'information auprès de ses adhérents à initier à la responsabilité et à l'insertion dans la société.

On peut se réjouir de commencer à voir certains maires, certains juges et même de simples citoyens, prendre conscience de la gravité de la situation et s'engager pour que le droit soit appliqué et que les mentalités évoluent positivement.

Il reste encore beaucoup à faire et chacun, à sa place, a un rôle à y tenir.

LA CULTURE

Parler "culture" lorsqu'il s'agit des Tsiganes répandus à travers le monde suppose la prise en compte de nombreux paramètres que l'on ne maîtrise pas toujours, sans parler du risque réducteur si on généralise... par contre si l'on regarde la réalité liée aux divers groupes qui vivent chez nous, on peut davantage évoquer l'idée de "cultures tsiganes".

En effet, chaque groupe se différencie des autres par les derniers pays où il a longtemps séjourné : l'Espagne pour les Gitans, l'Allemagne et le nord de l'Italie pour les Manouches, les pays de l'Est pour les Rom. Ils y ont pris chacun à leur façon : des coutumes, un peu de la langue, des croyances, de la musique qu'ils ont marquée de leur personnalité, la danse, l'artisanat. Tous, sont porteurs de valeurs et montrent encore aujourd'hui une grande vitalité devant les événements qui ne leur sont pas toujours favorables.

A côté de cette riche diversité, on retrouve quelques traits communs dans les différentes ethnies issues du long voyage commencé dans le nord de l'Inde vers le X^{ème} siècle. La traversée des pays qui a conduit les Tsiganes jusqu'à nous a laissé des traces dans leurs comportements. Les difficultés rencontrées au long des siècles face à des populations le plus souvent hostiles, n'ont cessé de générer des valeurs pour les Tsiganes maintenus à la marge de la société des sédentaires.

Ces valeurs communes concernent la famille au sens large, la relation au travail, le sens de la convivialité et de la fête, l'attachement au voyage et à la liberté.

La famille nombreuse et unie autour de son chef, essentiellement communautaire reste le lieu de l'éducation, la base de l'économie et le siège de la justice que le plus ancien est chargé d'administrer. Avoir de nombreux enfants est un moyen d'affirmer leur grande confiance dans l'avenir. Dans la famille le Tsigane se sent considéré comme une personne, il est quelqu'un. Hors de son milieu il ne se sent pas en sécurité et pour lui, la plus belle chose qui puisse exister c'est de communiquer avec les siens, de vivre en communion avec ceux de son clan, ceux de son groupe et d'en partager les joies comme les peines. Dans la famille tsigane il n'y a qu'une sorte de personnes toutes également libres avec un même besoin de communication qui tend toujours vers la communion.

Dans la famille, l'enfant est roi, considéré comme don de Dieu et fierté des parents, il reçoit tout de la famille. Les personnes âgées sont entourées du plus grand respect et vieillissent au sein du groupe. Les handicapés sont eux aussi sujet de la prévenance de tous, ils sont aimés pour ce qu'ils sont, pour la place qu'ils peuvent prendre dans le groupe familial.

Le travail : avant de se situer dans un système économique basé sur la production et la rentabilité, le Tsigane appartient d'abord à sa famille qu'il doit faire vivre. Aussi, le travail permet avant tout de subvenir aux besoins basiques de la famille : s'habiller, se nourrir, se déplacer... et faire la fête dans la rencontre des autres. Si quelques Tsiganes vivent bien de leurs métiers (ravaleur de façade, commençant ambulancier, brocanteur, petits métiers chez un patron) la plupart des familles survivent grâce aux petites activités exercées (récupération des métaux, porte à porte, vannerie, étamage, saisons.) Et c'est sûrement en ce domaine socio-

économique que le Tsigane se montre le plus ingénieux dans sa capacité d'adaptation devant les situations difficiles.

Le sens de la fête. Le Tsigane porte en lui un goût profond de la fête qui se manifeste dans de nombreuses occasions. Quand on fait la fête, quand on célèbre un anniversaire, une naissance, un baptême, un mariage, on ne compte pas. On dépensera largement pour montrer qu'on n'est pas dans la misère, et beaucoup de personnes seront invitées... Tout le monde sera accueilli.

La liberté, le voyage : se traduit chez le Tsigane par ce goût du voyage qui ne l'attache à aucun lieu, même si aujourd'hui de plus en plus de familles se semi sédentarisent passant l'hiver sur un terrain et le reste de l'année sur les routes... Le voyage c'est la vie et malgré la sédentarisation grandissante, le Tsigane garde en lui ce désir de partir et la nostalgie de la vie hasardeuse. Le voyage synonyme de liberté, en même temps qu'il permet des échanges et un enrichissement, est de plus en plus source de difficultés : manque d'accueil, problèmes de scolarisation des enfants, de stationnement, de travail... Mais le Tsigane s'accommode toujours des aléas de la vie.

En France on distingue officiellement trois grands groupes (les Gitans, les Manouches et les Rom). Voici quelques points de repère :

Les Gitans (Catalans ou Andalous) sont pratiquement tous sédentarisés et en majorité dans le Sud de la France. Ils sont connus et appréciés pour leur musique (Manitas, les Gipsys Kings pour le flamenco et la rumba catalane). Ils sont ferrailleurs, brocanteurs, petits ouvriers...

Les Manouches et Rom quant à eux vivent majoritairement encore en caravane.

Les métiers, la musique, le mode de vie (caravane ou maison), la langue maternelle actuellement parlée colorent différemment ces trois ethnies. Le guitariste Django Reinhardt, le peintre Torino Ziegler, la famille Bouglione...demeurent aujourd'hui les grands ambassadeurs de la culture manouche.

Dans ce que vivent les Tsiganes et dans ce qui constitue leurs cultures aujourd'hui, n'y a-t-il pas pour nous une interrogation profonde : leurs valeurs ne sont-elles pas plus chrétiennes que celles de la société de consommation dans laquelle nous sommes solidement sédentarisés ?

- La solidarité qui les rend attentifs à plus pauvres qu'eux.
- La capacité à faire la fête malgré tant de difficultés non réglées.
- Le sens de la famille élargie et des traditions qui s'y rattachent
- Le manque de moyens (argent, assurances) qui les déstabilisent en les rendant plus généreux et plus libres.

Envers et contre tout cette petite minorité de Voyageurs en France a toujours survécu malgré toutes les tentatives d'assimilation et de sédentarisation. Aujourd'hui, à la suite des Gitans et Gens du Voyage, chacun est appelé à devenir un peu nomade de cœur, à se mettre en route vers eux, à déplacer son regard, à chercher des occasions de mieux les connaître, à découvrir leurs talents, à imaginer les moyens de les rencontrer pour faire Eglise et société avec eux.

GITANS ET RELIGION : DE LA CROYANCE EN DIEU A LA FOI EN JESUS CHRIST

L'univers traditionnel des Gitans baigne dans le sacré. C'est lui qui donne sens aux grandes questions de la vie, de la mort, de la souffrance. Pour organiser leurs relations avec lui les Gitans se sont naturellement adressés aux religions rencontrées le long de leur route. En France, jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle il s'est agi exclusivement du catholicisme ; c'est dans ce contexte qu'ils ont demandé des baptêmes pour leurs enfants et des obsèques religieuses puis des messes pour leurs défunts. En retour ils ont aussi accommodé ces religions à leur propre culture, marquée par l'importance du temps présent et même de l'immédiateté, par la primauté de l'affectif et du sensoriel sur l'intellectuel et le conceptuel, et par un mode relationnel basé sur "la chine". Leur approche du sacré oscille entre peur et confiance et conditionne leurs pratiques religieuses quotidiennes qui essaient de se concilier le divin et de conjurer le malheur, d'aller vers la vie et de s'éloigner de la mort et du monde qui s'y rattache (celui des défunts qui risquent d'entraîner les vivants vers eux). Avec le divin comme avec les Gadjé, les Gitans évitent de chiner "à blanc", sans contrepartie, et ils le manifestent par quelques gestes symboliques, les "promesses" : aller à un pèlerinage, acheter des cierges aussi lourds qu'eux, se priver d'alcool, marcher pieds nus, offrir un manteau pour la statue de Sara... la liste est loin d'être exhaustive. L'expression de cette relation fait largement appel aux sens; ils ont besoin de toucher (le rocher de la Grotte à Lourdes, les statues du chemin de croix, la médaille qu'ils portent...), de voir (des images pieuses qui garnissent leur portefeuilles, qui ornent les murs de la maison ou les parois de la caravane...), de s'asperger d'eau bénite... Cette relation à Dieu, même vécue au sein du groupe – et chez les Gitans tout est vécu au sein du groupe – est essentiellement personnelle, entre l'intéressé et Dieu, même si le sujet de la relation est un tiers (le parent malade, la famille qu'il faut nourrir et pour laquelle on demande d'avoir de la chance dans son travail...). Le domaine du sacré infiltre la vie de tous les jours et émerge parfois sous des modèles déroutants pour des esprits cartésiens : un rêve, un pressentiment peuvent être interprétés comme un appel à effectuer une démarche religieuse.

Un témoin extérieur aura tôt fait de qualifier ces pratiques de superstitieuses, d'autant plus que, gênés par des difficultés de vocabulaire et d'expression, les Gitans peinent souvent à expliciter ce qui les sous-tend. Un regard plus attentif et plus au fait de la culture tzigane y reconnaîtra la traduction parfois maladroite, mais sincère d'une croyance en un Dieu qui nous veut du bien, qui parle au cœur de l'histoire de chacun, et avec lequel la vie continue après la mort. Ces pratiques ne sont donc pas des obstacles à la rencontre de Dieu mais plutôt des jalons sur le chemin de celle-ci, des pierres d'attente pour l'évangélisation, pour la découverte du Dieu de Jésus-Christ. Plutôt que de fermer les portes et les esprits, elles devraient ouvrir les cœurs. C'est l'expérience qu'a faite un Manouche, baptisé à l'âge adulte puis animateur d'un groupe de prière du renouveau ; lorsqu'il s'est rendu pour la première fois aux Saintes Maries de la Mer, il avait déjà bénéficié de la formation des écoles de la foi. Voici comment il relisait sa découverte d'une expression de foi avec laquelle son parcours religieux ne l'avait pas familiarisé :

"Le pèlerinage des Saintes Maries nous apporte un message spécial à nous, les Gens du Voyage... Ce qui m'a frappé, ce sont ces hommes et ces femmes qui n'ont pas notre connaissance, mais qui par le coeur, par leur toucher des châsses, nous devancent

sûrement dans la foi : « Je te rends grâce, Père, de l'avoir caché aux sages, aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits »"

Néanmoins ces modes traditionnels de croire et d'exprimer sa croyance sont mis à mal par l'évolution de la société : désormais c'est elle qui devient providence, remettant en cause le système de valeurs qui avait prévalu jusqu'alors. De plus en plus, comme chez les Gadje, on rencontre des jeunes et des adultes pour qui l'existence de Dieu n'est plus une évidence. Mais parallèlement, au cours des écoles de la foi, dans les pèlerinages, en participant à des groupes de prière, des Gitans ont avancé sur le chemin de la découverte du Dieu de Jésus-Christ. Ce chemin passe par la connaissance de la Bible avec laquelle ce peuple d'origine nomade et de tradition orale se sent de plain-pied. Il reste imprégné de la culture traditionnelle, avec un grand respect de la Parole, une sensibilité particulière au fort pouvoir de suggestion des textes, à leur dimension parfois merveilleuse. Il lui permet d'extérioriser ce qu'il vit et ce qu'il ressent au travers de témoignages, de chants, de commentaires. Il est un chemin de libération qui l'entraîne à l'opposé des vieilles peurs pour se risquer dans la confiance et dans l'espérance, un chemin où chacun est invité à rejoindre et à se laisser rejoindre par d'autres, faisant ainsi l'expérience de l'Eglise, un chemin où on apprend le service et qui a conduit quelques-uns jusqu'à l'engagement dans un ministère, un chemin où Jésus n'est plus la représentation humaine d'un Dieu lointain mais véritablement la Parole faite chair.

"La Parole de Dieu, ce n'est plus quelque chose que l'on va chiner aux rachails, mais Quelqu'un qui vit en nous, Quelqu'un qui nous aime..."

ENJEUX PASTORAUX

L'EGLISE SUR LES CHEMINS DES HOMMES.

S'il est vrai, selon le beau mot du Pape Jean-Paul II, que le chemin du Christ et par suite le chemin de l'Eglise c'est l'homme, alors l'Eglise est heureuse de mettre ses pas autant qu'il est possible sur tout chemin d'hommes, sur tout chemin de voyageurs, quels que soient les itinéraires, les aléas, les difficultés, les contradictions du voyage, et quels que soient les buts et les finalités recherchés par chacun...

La mission catholique en monde du voyage se veut un signe de compagnonnage des hommes, à la manière de Jésus, sur tous chemins d'humanité. Nous tentons de nous faire Voyageurs avec les Voyageurs, tant sur les routes que sur les terrains de stationnement, en habitat mobile comme en situation de sédentarisation, partageant la précarité des plus pauvres comme le dynamisme des plus habiles...

Par notre présence auprès des Gens du Voyage, nous témoignons pour notre part d'une Eglise qui va vers les hommes, quand bien même ceux-ci émargent des cadres connus de nos sociétés modernes... L'enjeu de cette pastorale est celui de l'universalité de l'Eglise, et de sa capacité d'aller toujours au-delà des frontières et des clivages entre les peuples, entre les hommes...

L'OPTION PRÉFÉRENTIELLE POUR LES PAUVRES.

Une part importante de la population des Gens du Voyage demeure marquée par une grande pauvreté humaine, culturelle, économique. Notre attention se porte vers tous ceux dont les conditions de vie sont caractérisées par un état général de grande précarité et pauvreté. C'est un engagement à *"proclamer la Bonne Nouvelle aux pauvres"*. C'est un choix délibéré, préférentiel, d'être signe du Message de Miséricorde dont l'Eglise est dépositaire pour tous les hommes au Nom de Jésus-Christ.

La pastorale des Gens du Voyage ne se situe pas d'abord dans une perspective d'expansion de la foi catholique, mais dans la perspective d'une réelle proximité évangélique, dans la ligne de l'Incarnation du Christ parmi les hommes, surtout parmi les plus pauvres d'entre eux. L'enjeu de notre pastorale est celui d'un réel "vivre-avec", animé par un parti pris de confiance sans réserve, sans condition, pour tout homme dont nous voulons garantir la dignité sans limite et sans exception.

VERS UNE FRATERNITÉ UNIVERSELLE.

La situation du monde, et tout particulièrement la situation sociale de notre pays, est marquée par la difficulté récurrente pour les hommes de se reconnaître, de s'accueillir, de s'accepter dans toutes leurs diversités. De nombreuses situations nous font découvrir les formes infiniment variées d'intolérance, de refus de l'autre, et, disons-le clairement, de racisme... Les Gens du Voyage comptent aujourd'hui parmi les premières victimes de ce cancer social qu'est l'exclusion.

L'Eglise du Christ, qui a reçu de son Seigneur une mission de communion, de paix, et d'unité entre tous les hommes, ne peut être fidèle à sa mission qu'en prenant résolument le parti pris de l'anti-exclusion... La mission catholique en monde du voyage garde au coeur ce défi du dialogue et de la fraternité entre tous les hommes. L'enjeu de sa pastorale en monde du voyage est de parvenir à jeter des ponts, à créer des passerelles, et de permettre à tous les hommes de se rencontrer, sédentaires et Gens du Voyage, riches et pauvres, de toutes couleurs de peau et d'origines ethniques. Nous pensons que chaque fois qu'une frontière entre les hommes recule c'est l'Evangile qui avance, et c'est l'humanité qui retrouve un peu de cette lumière originelle reçue de son Créateur.

UNE EVANGÉLISATION ADAPTÉE.

L'Eglise en monde du voyage se veut signe de Dieu qui vient vers l'homme. Elle tente l'aventure de

l'inculturation. Notre première exigence pastorale est celle de l'écoute et de l'accueil de ce qui constitue l'âme de ce peuple, ses coutumes, ses valeurs essentielles, son rythme de vie, sa manière d'appréhender la vie, la maladie, l'amour, la mort. L'Évangélisation commence par cette reconnaissance spécifique de tout ce que ce peuple chargé d'histoire porte en lui de vraie lumière et de vraie sagesse, comme aussi de vraies douleurs et de vraies blessures. Seuls l'écoute et le dialogue sans cesse renouvelés avec les Gens du Voyage peuvent permettre à l'Église de trouver les mots justes pour dire la foi dans un langage compréhensible.

L'enjeu pastoral est de donner le signe d'une Église qui se fait vraiment fraternelle, dans sa parole et dans ses rites, pour que le plus petit et le moins instruit des hommes puisse y découvrir une véritable source d'espérance. La transmission de la foi et l'éveil sacramentel chez les Gens du Voyage, les écoles de la foi et tous les groupes de catéchèse, les célébrations sur les terrains et dans les maisons, sont autant d'initiatives qui impliquent cette descente et cette sortie de l'Église vers les hommes, jusqu'à ce qu'un jour ceux-ci trouvent leur bonheur à venir aussi vers elle, dans toute la pluralité de ses visages...

UNE CULTURE DU PELERINAGE.

Le peuple de Dieu dans la Bible est un peuple du voyage, et la première église chrétienne a développé dans le cœur des disciples cette identité de pèlerins de Dieu. Les Gens du Voyage ont de nos jours quelque chose d'essentiel à apporter à l'Église : ils sont signes de cette dimension de précarité et d'incomplétude de la vie. Le voyage, et tout ce qu'il comporte en terme de mode de vie et de désinstallation permanente, apparaît plus que jamais aujourd'hui comme un signe de vérité dans un monde qui s'installe et s'enferme dans ses sécurités immobiles et stériles. Tout homme sur terre est un pèlerin, et les Gens du Voyage en sont les premiers témoins.

Le pèlerinage est comme la colonne vertébrale de tout ce qui constitue la vie ecclésiale et communautaire de ce peuple des Gens du Voyage. Il constitue pour l'aumônerie l'un des modes spécifiques de son activité pastorale. Les pèlerinages rythment la vie chrétienne des Voyageurs, au moins autant que les fêtes liturgiques. Les pèlerinages constituent un enjeu pastoral essentiel car ils sont une école de la foi pour que toute la vie soit un pèlerinage.

UNE LONGUE TRADITION CATHOLIQUE.

L'enjeu de la pastorale en monde du voyage tient aussi à la sévère concurrence que l'Église catholique connaît actuellement de la part des églises évangéliques très présentes et puissantes au milieu de ce peuple qui n'a jamais vraiment trouvé sa place dans les structures de l'Église Catholique. Nous sommes pourtant témoins d'une profonde tradition catholique chez les Gens du Voyage de notre pays et de leur attachement à toute la dimension mariale de la foi chrétienne. Notre pastorale est en même temps le défi de faire grandir en nous, catholiques, la conviction que les Gens du Voyage manquent à l'Église lorsqu'ils en sont absents...

VIVRE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE.

Les Gens du Voyage portent comme naturellement une grande richesse spirituelle. Leur regard sur la vie, sur le monde, sur la création, sur la mort et sur l'au-delà de la mort, a gardé jusqu'à ce jour une authentique référence à Dieu, même s'ils ne savent pas toujours le dire avec des mots. Ils vivent, souvent sans le savoir, une réelle "communion des saints" avec tous leurs défunts dont ils gardent avec respect le souvenir, et même la présence, parmi eux.

L'Aumônerie des Gens du Voyage cherche à donner le signe d'une vraie présence de l'Église en ces moments sacrés entre tous de la mort de l'un des leurs. Les moments de prière auprès des défunts, la compassion vécue dans la profondeur des liens humains tissés tout au long des rencontres, sont autant d'éléments constitutifs d'une véritable pastorale en monde du voyage. Il en va de l'espérance que donne l'Évangile, fondée sur la foi en Jésus-Christ Ressuscité d'entre les morts.

LES MINISTÈRES CHEZ LES GENS DU VOYAGE

La question des ministères est posée à toute l'Eglise. Modestement, l'Aumônerie des Gens du Voyage est impliquée dans une réflexion et une recherche créative en ce domaine.

La plus grande conviction est certainement, que le monde du Voyage ne sera évangélisé que par les Voyageurs.

En tenant compte des spécificités de ce monde, il faut prendre acte que la famille est toujours première ce qui implique :

- 1) que c'est ensemble que la charge ministérielle doit être portée et
- 2) qu'elle est confiée pour un **temps donné** (éventuellement renouvelable).

L'une des grandes difficultés à tout ministère en monde du Voyage réside dans la nécessité pour chacun de garder son identité, sa vie et sa culture de Voyageurs, tout en étant au service de l'Eglise catholique.

Les ministères reconnus ou confiés

On y trouve les **catéchistes**, avec de plus en plus de mamans voyageuses qui acceptent de prendre en charge l'accompagnement des enfants.

Les **rassembleurs** : c'est le ministère le plus expérimenté, le plus souhaité et le plus fréquent dans le monde du Voyage. Ils ont reçu mission de rassembler et d'animer des temps de célébration pour les membres de leurs communautés ou pour les communautés paroissiales qu'ils fréquentent ou qui les accueillent.

Il est donc nécessaire de faire un effort de recrutement pour trouver de nouveaux rassembleurs, leur offrir une bonne formation initiale et continue, et leur confier des responsabilités. Enfin, en lien avec l'Aumônerie, leur permettre de se retrouver et de participer à des rencontres pour les aider à vivre leur engagement.

Il faut aussi réfléchir davantage pour que ceux qui ont reçu cette tâche soient reconnus "officiellement" par leurs frères et par l'"Institution" ecclésiale.

Ce qui pose question, que ce soit pour les ministères institués ou les ministères ordonnés, c'est que l'Eglise est organisée territorialement et pour un monde sédentaire. La lettre de mission (ou l'ordination) donnée par un évêque situe la personne sur un diocèse. Les Voyageurs, par leur mode de vie et leur culture, circulent. Ils vivent la mission reçue là où ils stationnent. Du coup, il faut parfois se faire reconnaître et accepter en dehors du diocèse qui a confié la mission.

Les ministères ordonnés

Il existe des prêtres issus du monde du Voyage, mais on s'en tiendra surtout au **diaconat**.

Ce ministère est lui aussi peu vécu. Plus exactement, il y a peu de diacres voyageurs. Il faut quand même signaler, que des prêtres et des diacres non voyageurs se mettent généreusement au service du monde du Voyage, mais avec les limites – et parfois aussi les avantages – de leur différence culturelle.

L'expérience du diaconat en monde du Voyage a connu des difficultés et même des échecs, dont il faudrait analyser de près les causes (celles-ci pouvant être pour une part extérieure au

ministère lui-même). Mais du coup, l'appel à ce service se heurte à une grande peur d'être étiqueté dans une fonction, peur de se singulariser par rapport aux autres.

La formation

C'est un point important. On note des attentes et des demandes de formation, même s'il y a parfois une crainte qu'elle ne soit pas adaptée aux Voyageurs et en prise avec leur quotidien.

Quelques points d'attention :

- il ne faut pas viser trop haut : il faut plutôt voir ce que quelqu'un a besoin de savoir pour faire au mieux ce qu'il a à faire,
- une formation continue doit porter avant tout sur la connaissance de la Parole de Dieu pour permettre de préparer les gens aux sacrements,
- que des Voyageurs déjà formés puissent aider à la formation de leurs frères (en particulier dans le cadre des écoles de la foi qui sont un moyen très adapté),
- il faut une formation qui soit donnée par l'Aumônerie d'abord, et surtout qui ne s'adresse pas à une seule personne. Le "ensemble" signalé comme nécessaire à l'évangélisation, s'applique aussi à la formation ;

La lettre de mission

Son importance est soulignée par tous. C'est la reconnaissance par la communauté de ce que fait déjà un(e) Voyageur(se) qui amène la lettre de mission., reconnaissance "officielle" par la hiérarchie et l'Aumônerie. Il faut se poser la question de la visibilité de cette reconnaissance par la "communauté" de base. Des lettres de mission sont données aussi bien aux femmes qu'aux hommes, et mieux encore au couple, pour la catéchèse, l'annonce de la Parole, la préparation aux sacrements...

Il est évident que l'on est engagé dans une recherche, que bien des choses sont à préciser, à clarifier. Mais on rejoint là des soucis de l'Eglise dans son ensemble. La recherche qui peut se faire dans le monde du Voyage concerne vraiment toute l'Eglise, et ce qui se cherche dans l'Eglise concerne aussi le monde du Voyage. Il faut donc que des ponts de plus en plus nombreux s'établissent et s'affermissent. Dans le domaine des ministères, il s'agit de partir des besoins de l'Eglise, et concrètement pour nous de l'Eglise en monde du Voyage, et de retrouver un fonctionnement rejoignant celui de la Tradition antique :

- Les communautés connaissent et analysent leurs besoins, en vue d'un meilleur service de l'Evangile et de leurs membres.
- Discernant les dons de l'Esprit, on recherche et repère les personnes aptes à répondre à tel ou tel besoin, à remplir tel ou tel service, et acceptant de se former pour cela.
- Par la voix du responsable (l'évêque ou son délégué) l'Eglise appelle ces personnes pour la charge à exercer, pour la mission à remplir. Cet appel, qui correspond à la reconnaissance et à l'accueil des dons de l'Esprit, c'est cela la vocation.

Reste à accompagner et soutenir les ministres dans l'exercice de leurs responsabilités, et à veiller à ce qu'ils les vivent vraiment comme un service. Il convient donc de mettre en place les moyens de cet accompagnement : formation permanente, recollections, évaluation pastorale, rencontres et échanges... Le chantier est ouvert.

Cela commence à se vivre, et c'est une espérance

L'OECUMENISME

En ce domaine, les relations entre catholiques et Pentecôtistes, dans le monde gitan, n'existent pas, ou très peu, jusqu'à ce jour, sans doute pour un ensemble de raisons complexes. Pour qu'elles puissent s'établir, il faudra la grâce de Dieu, du temps et de la persévérance pour écarter les obstacles.

C'est dans les années 1960 que s'organise la Mission Evangélique Tsigane, sous la direction du pasteur Le Cossec. Très vite, il s'entoure de prédicateurs, puis de pasteurs manouches rapidement formés selon les méthodes adaptées à l'oralité... Le succès est rapide, et la MET revendique aujourd'hui 130 000 fidèles pour une population de Voyageurs évaluée à 400 000.

Comme tous les groupes minoritaires, on se tient entre soi pour se conforter et cela renforce encore la mise à part et la conscience de son particularisme. Le rejet par la société majoritaire accentue ce repliement et le mépris de l'autre (les Gadjé), y compris sur le plan religieux où le catholicisme est regardé comme la religion des sédentaires. Le fait d'être pentecôtiste devient un élément de reconnaissance et de valorisation et participe d'une démarche identitaire.

Si elle a une lecture fondamentaliste de la Bible, l'Eglise évangélique a développé le goût de la Parole de Dieu, éveillé chez les Tsiganes le désir de connaître Jésus-Christ, provoqué des changements de comportements par des exigences parfois à caractère moralisant. Elle cultive le merveilleux, le témoignage abondant de conversions, la critique et le dénigrement de l'Eglise catholique. Même si les choses évoluent peu à peu, le temps du dialogue œcuménique n'est pas encore arrivé.

L'Eglise évangélique s'emboîte aisément dans la mentalité et l'expérience des Tsiganes. Elle fait appel à l'émotion, à la sensibilité, à une chaude ambiance plus qu'à l'intelligence de la foi. Surtout elle construit une Eglise tsigane qui rassemble des "élus de Dieu tsiganes", leur reconnaît une identité tsigane renforcée et triomphante qui s'impose face aux Gadjé. Elle s'appuie sur des pasteurs tsiganes qui savent jouer de la sensibilité des hommes et des femmes, qu'ils partagent eux-mêmes. Leur langage simple, parfois simpliste, est adapté aux assemblées. En construisant une Eglise tsigane, l'Eglise évangélique n'a pas à affronter le rejet des sociétés qui nécessite la réconciliation des Tsiganes et des Gadjé dans une Eglise catholique, par une démarche réciproque du pardon. En se constituant comme Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise évangélique affirme sa vérité contre une Eglise catholique accusée d'avoir confisquée Jésus-Christ, de ne point avoir porté la Parole de Dieu aux Tsiganes.

Dans ce contexte la démarche œcuménique ne peut actuellement se faire que par des "gestes héroïques". Même la participation "bienveillante" de ministres catholiques, invités à participer aux conventions évangéliques, est source de "récupération".

Si l'œcuménisme n'est pas d'actualité, l'Eglise évangélique nous place en tous cas devant un défi : où les Tsiganes découvrent-ils des communautés catholiques qui les acceptent, leur offrent un espace de parole, et réagissent avec eux contre les injustices et le rejet dont ils sont victimes ?

CONCLUSION

Au terme de ce dossier, c'est à un appel pressant à la fraternité et à la réconciliation que nous conduit cette approche du monde du voyage. Nous devons nous demander, en effet, quelles relations sont réellement vécues avec les Gens du voyage ? Quelles passerelles sont établies entre eux et les gadjé ? Quelle présence aux événements familiaux, quelle reconnaissance de leur culture ? Quelle participation à une entraide sociale (scolaire, éducative, soins de santé...) ? Quel respect de leur dignité et quel soutien dans la défense de leurs droits (aires de stationnement, libre circulation...) ?

Il est clair qu'un tel appel s'adresse aussi bien à la société qu'à l'Eglise. En ce qui concerne plus particulièrement leur place dans l'Eglise, beaucoup a déjà été réalisé. L'axe principal de l'action pastorale a toujours recherché à ce que les Tsiganes soient les premiers acteurs de toute célébration, de toute prise de parole. Elle a voulu favoriser leur prise de responsabilité au sein de leur peuple par la reconnaissance de ministères adaptés à la condition itinérante. Elle a pris des initiatives de formation à la foi. Mais, il reste encore à inventer pour que les Gens du Voyage trouvent, au sein de nos communautés chrétiennes, une vraie place et une place originale. De nombreux évêques savent se rendre présents à divers pèlerinages que les Gens du Voyage aiment fréquenter. Nous savons l'importance que revêt à leurs yeux tout à la fois la sollicitude venant des responsables de l'Eglise et l'expérience spirituelle vécue au cours de ces pèlerinages. Comment ne pas se réjouir que la parution de ce dossier précède de quelques mois le 50^{ème} anniversaire du pèlerinage des Gens du Voyage à Lourdes à la fin du mois d'août ?